

**Le regard d'un savant sur les curiosités de la nature :
plantes, jardins et eaux chez Peiresc.**

**by
Jean Emelina**

*« IL AIMAIT LES JARDINS, ETAIT
PRETRE DE FLORE; IL L'ETAIT DE
POMONE ENCOR. ».*

LA FONTAINE,
« L'OURS ET L'AMATEUR DES
JARDINS » (*FABLES*, VIII, 10)

On sait que depuis la Renaissance et la Pléiade, dans la poésie baroque, précieuse, galante ou pastorale, la nature, de préférence familière et proche, occupe une place à la fois privilégiée et singulière. Présente et absente, elle existe rarement pour elle-même et demeure la référence rituelle et convenue pour dire la beauté féminine, l'amour et ses tourments, ou pour leur servir de décor. Parler de « lys », de « roses » ou de « neige », de « perles » ou d'« ivoire » c'est parler de l'être aimé ; parler d'« orages » ou de « torrents »(de larmes), c'est parler de peines de coeur ; « berger » et « bergère » signifient amant, amante, amoureux. Ainsi, dans un cadre bucolique, Sylvie, l'héroïne éponyme de la tragi-comédie pastorale de Mairet cueille des fleurs, mais ce n'est pas par amour des fleurs :

Déesse du Printemps, Flore à qui la Nature
Des jardins et des prés a donné la peinture,
De grâce, pousse encor de ton humide sein
Quelque nouvelle fleur qui soit faire à dessein,
Dont le teint à celui de mon amant ressemble¹

A un niveau moral et métaphysique plus élevé, la nature est encore la métaphore de l'homme : celui-ci est « vapeur, fleur, torrent, songe, ombre »². La beauté a la brièveté de la rose (Ronsard, Malherbe), et la vie est « semblable à la mer vagabonde »³.

Critère de perfection, d'inconstance ou de fragilité, la nature n'est là, dans un mouvement anthropocentrique et anthropomorphique perpétuel, que pour dire l'Homme, ses apparences, (un teint « fleuri »), ses émotions (être « de feu » ou « de glace »), ses méditations, ses passions. La mythologie dont on l'imprègne de façon systématique et conventionnelle, (l'Aurore, Neptune, Bacchus, Nymphes et Naïades), va dans le même sens. A ce titre, les poésies purement descriptives d'un Saint-Amant, d'un Théophile de Viau ou d'un Racine débutant, peignant dans des exercices scolaires les paysages de Port-Royal, peuvent être considérées comme des exceptions ou une poésie de second rang.

Un phénomène analogue se retrouve en peinture. Chez Poussin comme chez Claude le Lorrain, on s'imagine pas un paysage sans êtres vivants ou sans personnages illustres. La Mythologie ou la Bible se doivent d'ennoblir et d'héroïser des lieux qui sont déjà des « compositions » idéalisées. Peignons la splendeur lumineuse d'un port au matin, soit, mais « avec » le débarquement de Cléopâtre ou l'embarquement de la Reine de Saba (Le Lorrain) ; peignons la beauté d'une campagne ornée de châteaux ou de ruines, soit, mais « avec » Ruth et Booz, ou « avec » deux nymphes et un serpent, (Poussin)⁴ etc... Point de paysage pour lui même comme dans la peinture hollandaise, chez Ruysdaël, Konnig ou Van Goyen. André Félibien, critique d'art du XVIIe siècle et fidèle reflet de l'esprit de l'Académie Royale, rappelle que les peintres d'histoire et les portraitistes sont au-dessus de ceux qui peignent « des paysages, des fleurs, des fruits et des animaux, quand leur génie n'a pas été capable de plus grands sujets »⁵.

* *

Ces rappels n'ont d'autre but que de permettre de mieux mesurer l'écart immense qui sépare la vision de la nature des peintres et des poètes du XVIIe siècle de celles d'un savant contemporain, en l'occurrence Peiresc, dernier exemple, au début du XVIIe siècle, de l'esprit encyclopédique de la Renaissance. Les fleurs, les jardins, les eaux et la nature dans son ensemble concernent dans son oeuvre l'histoire des sciences.

Si les manuels de littérature ont laissé Peiresc dans l'ombre c'est bien pour cela, parce qu'il n'est pas un homme de lettres, même s'il goûte les arts et la poésie ; parce qu'il n'a pas été non plus, à la différence de son ami Gassendi ou de Descartes, porteur d'une nouvelle morale et d'une nouvelle vision de l'homme. En outre, cette oeuvre, le plus souvent en latin, est atomisée et éparpillée dans une multitude de lettres. Point de traité ni d'*opus magna*.

Mais la *Vie de Peiresc* écrite par Gassendi, et qui a été récemment traduite du latin par Roger Lassalle, nous apporte un témoignage détaillé et précieux sur la façon dont cet humaniste s'est intéressé à la nature.⁶ Nouveau Pic de la Mirandole, Peiresc est « curieux de toutes choses », comme le souligne son biographe (p.270) :

Il n'accepta pas que rien n'existât comme oeuvres d'art ou beautés naturelles admirables qu'il n'eût considéré attentivement, ni comme édifices, travaux, machines, plantes, animaux, fossiles, enfin tout ce qui est digne d'observation (p.83).

« Il croulait, dit encore Gassendi, sous une quantité inépuisable de minéraux, pierres, plantes, animaux qu'il tenait à se procurer » (p 301). De cet ensemble ou plutôt du fouillis de ce magasin de curiosités, dégageons le plus remarquable.

A côté de l'astronomie, de l'archéologie, de la médecine ou de la numismatique, l'intérêt de Peiresc pour la nature concerne d'abord la botanique, dont il est « très féru »(p.67).

Dans son petit domaine de Belgentier, près de Toulon, (qui existe encore), Peiresc « cultive son jardin ». Il s'intéresse aux semis et aux greffes, il importe et acclimata des « plantes rares » (p.194) :

Il avait comme ami un botaniste expert dans la connaissance des plantes de toute époque ; et, à cause de cela, il ne destina pas seulement les plantes

à son jardin, mais envoya des racines de beaucoup d'autres à L'Ecluse⁷ entre autre de traganthes, d'aristoloches, d'asphodèles, et de deux arbusiers (p.74).

Peiresc veut, par exemple, retenir L'Ecluse à Belgentier pour lui montrer un styrax et un lentisque « qui a cette particularité de suer du mastic », et d'autres plantes (p.74). Gassendi dresse une liste impressionnante de plantes dont il donne à penser que c'est son ami qui les a introduites en Europe et les a propagées dans les jardins royaux : « le Jasmin d'Inde, arborescent et toujours verdoyant, à fleur safranée et d'un parfum très suave », le « Lifa », sorte de « plante soie filamenteuse à l'intérieur », « le véritable papyrus d'Egypte », « la Noix d'Inde qu'on appelle noix de Coco », « le Gingembre », le « Myrte », « le grand Jasmin d'Amérique », « l'Oranger à fleur rouge ou à fleur multicolore », « le Néflier et le Cerisier amer sans pépin », « le Figuier d'Adam (bananier) », etc. (p.194-95). Cet inventaire minutieux est donné ici, à l'origine, en latin et tous ces noms savants de plantes ne sauraient à l'époque, même en français, entrer en poésie. Mais ils deviennent pour nous, à l'insu de l'auteur et bien avant le Parnasse, une véritable poésie exotique.

Jean-Jacques Bouchard, dans son *Eloge de Peiresc* du 21 décembre 1637 parle encore de « ses fleurs, dont il a très grande quantité de fort belles et rares », de « ses arbres et orangers dont il a une infinité de sortes », notamment « une palissade d'orangers de la Chine »⁸.

Cet intérêt scientifique pour les jardins rejoint le goût d'un luxe exotique et floral qui ne fera que se développer au grand siècle. Corneille, décrivant le décor de l'acte II d'*Andromède*, parle d'un « jardin délicieux » avec des « vases de marbre blanc qui portent alternativement, les uns des statues d'où sortent autant de jets d'eau, les autres des myrtes, des jasmins et d'autres arbres de cette nature. De chaque côté se détache un rang d'orangers dans de pareils vases qui viennent former un admirable berceau jusqu'au milieu du théâtre »⁹. Molière, pour sa part, évoque les splendeurs de Versailles dans *Les Plaisirs de l'Île enchantée*, et souligne « la beauté de ses promenades et le nombre infini de ses fleurs, comme

de ses orangers »¹⁰. L'oranger, importé depuis peu d'Asie, est l'arbre le plus en vogue. On se souviendra que La Fontaine, au début des *Amours de Psyché et de Cupidon*, célèbre longuement en prose et en vers « l'Orangerie » de Versailles, dont les travaux ont commencé en 1661 :

Orangers, arbres que j'adore,
Que vos parfums me semblent doux !
Est-il dans l'empire de Flore
Rien d'agréable comme vous ?¹¹

* *

En passant de la botanique à l'hydrologie et à la géographie, aux sources, aux cours d'eau et aux mers, le champ d'observation de la nature de Peiresc, grand voyageur, s'étend de façon considérable. (Il est allé notamment en Italie, en Angleterre et dans le nord de l'Europe).

Curieux d'abord de tout ce qui concerne la Provence, il reçoit de Gassendi une description minutieuse de la cascade de Sillans avec son arc-en-ciel, puis de la source intermittente de Colmars-les-Alpes, dont on tente d'expliquer le fonctionnement.¹² Peiresc fait visiter à son ami Guillaume du Vair, personnage considérable, la fontaine de Vaucluse, « moins célèbre par son débit que par les amours de Pétrarque »¹³. Il disserte longuement (et justement) sur « l'origine des sources », nées de l'évaporation de la mer, des eaux pluviales et des eaux de neige accumulées sous la terre dans des « réceptacles » (p.161-62). Même perspicacité à propos de l'érosion fluviale et marine, si ce n'est qu'il explique la création des roches (concrétions sédimentaires ?) par « une semence créatrice de rocs » (p.200). Un peu dans le même esprit, se baignant dans le petit Rhône au confluent de la Sorgue, il observe dans le lit du fleuve « des sortes d'œufs » (des galets ?), « pierres de rivière » qui l'incitent à invoquer la « génération des pierres » (p.37), (ce qui n'est peut-être pas tout à fait en accord avec la Genèse !). Il observe aussi diverses espèces de poissons, collectionne les coquillages et les fossiles, pêche et examine le corail au large de Toulon (p.169-70), tente d'expliquer l'origine de l'ambre (le « succin »,

p.100-101), dissèque « une grande tortue » pêchée à Martigues (p.98).

Ce n'est pas tout. Mué en géographe, Peiresc s'intéresse aux courants marins, à l'action des alluvions sur les côtes, notamment à l'embouchure du Rhône, et aux marées (p.232-233). Si la mer Caspienne ne déborde pas, bien que fermée de toutes parts, malgré tant de fleuves qui s'y jettent, c'est, estime-t-il, parce qu'elle « communique avec le Pont-Euxin par un passage souterrain » (*sic*, p.233).

« Peiresc, dit toujours Gassendi, s'employa ensuite à ce que fût élaborée une description à la fois générale et particulière du monde » (p.146). Il s'intéresse aux expéditions lointaines : au pôle qu'un navigateur hollandais, « revenu de la mer hyperboréenne » a approché, au tour du monde de Jacques Le Maire, autre navigateur hollandais du début du XVIIe siècle, et aux relations des grands voyageurs de son temps, en particulier Vincent Blanc, citoyen d'Arles, et Nicolas Bergeron (p.147). Il refuse de suivre le premier qui croit encore, malgré les grandes découvertes de la fin du XVe siècle, à la platitude terrestre (p.146-48). Il reçoit chez lui son ami Saint-Amant, qui lui raconte le voyage de son frère aux Indes et à Java (p.222).

Evidemment, plus on s'éloigne des terres connues et de l'observation directe, plus, avec ces témoignages de seconde ou de troisième main, le jugement de Peiresc est sujet à caution. La science frôle alors le fantastique et le fabuleux.

Nous n'en voudrions pour preuve que son intérêt pour un homme « Triton », aperçu, disparu et longuement décrit par de prétendus témoins à Belle-Ile (p.253). Mieux encore - car Pasteur est encore loin ! - Peiresc croit à la *génération spontanée*. Il suit son ami Grotius quand celui-ci indique « qu'un insecte à plusieurs têtes naissait du bois immergé dans la mer » ; il pense, à la suite d'une relation du *Mercurie franco-belge*, que ce sont des « champignons branchus », et non pas « une main », qui sont nés « sur du bois en putréfaction », (p.196). Il acquiert cependant « la certitude (...) de l'existence d'un poisson doté de sept têtes » (*sic*, p.186). On lui

rapporte qu'un pêcheur de Frontignan, piqué au doigt par une petite arête de rascasse demeurée sous la peau, a été soigné par un chirurgien qui a extrait de la plaie « trois petits poissons du genre de la rascasse ».

Il arrive que Peiresc, sceptique, demande confirmation du phénomène par des témoins dignes de foi. Il semble douter, aux portes de l'extraordinaire, mais il admet « la greffe des animaux » ou des plantes sur des corps humains. « Un berger de Tarragone », piqué par « une épine » de « prunellier » a vu pousser des racines dans sa poitrine et des « surgeons sur lesquels on vit des fleurs et des fruits » (*sic*, p.253-54).

* *

Cette ardeur et cette curiosité inlassables, dont on n'a ici qu'un aperçu fort limité, appellent plusieurs commentaires.

On est bel et bien en présence d'un « programme de recherche » encyclopédique dans le droit fil de l'esprit de la Renaissance, et digne de celui que Gargantua, dans sa célèbre lettre, fixait à Pantagruel.¹⁴ Cela peut faire sourire ou donner le vertige, mais corrige notre regard trop exclusivement « littéraire » sur la nature au XVIIe siècle.

Peiresc témoigne d'abord d'une activité scientifique contemporaine remarquable dans le domaine de la botanique, de la géographie et des « sciences naturelles ». Activité négligée et souvent méconnue parce que la plus grande partie de ces textes, comme les textes religieux, sont en latin, et parce que nous restons obnubilés par Descartes et Pascal, qui n'ont guère les yeux tournés vers les choses.

Comme bien des esprits de son temps, Peiresc s'intéresse surtout aux « merveilles » et aux « curiosités », c'est à dire à l'exceptionnel et à l'exotique, à une science pittoresque et spectaculaire, qu'il s'agisse de plantes, de sources, de cascades, d'animaux ou de phénomènes naturels, comme ces prétendues « pluies de sang » de Lambesc (p.101-102). Le singulier prime sur le général. L'ami de Gassendi rejette, comme Gassendi lui-même,

la magie, l'astrologie ou la sorcellerie. Il s'étonne calmement rationnellement de l'étonnant, mais il ne s'interroge guère, comme le ferait un vrai savant, sur ce qui semble aller de soi, et qui représente la véritable étrangeté, par exemple une pomme qui tombe. Compte tenu de l'état du savoir au début du XVIIe siècle, ses interprétations générales, quoique prudentes, demeurent plus d'une fois naïves ou hasardeuses. On l'a vu pour la génération spontanée ou la Mer Caspienne.

Le plus souvent, d'ailleurs, cet érudit-collectionneur demeure à la surface de ce qu'il observe : il recueille, écoute, importe, transplante, décrit, dessine, conserve, diffuse ses découvertes à ses innombrables correspondants à travers l'Europe. Tout cela n'est pas peu, mais il ne classe pas et ne théorise guère. Ses analyses éparpillées ne débouchent pas sur des synthèses. Cela est encore dans l'esprit du temps comme en témoignerait, par exemple, *Le Jardin et Cabinet poétique* de Paul Contant, paru en 1609 à Poitiers, où l'auteur, autre « curieux », offre une longue succession de poèmes sur les fleurs.¹⁵

On demeure cependant frappé par un signe caractéristique de la modernité de Peiresc. Malgré le poids livresque de la Renaissance, celui-ci, bien que grand amateur de livres, se réfère peu à l'Antiquité et n'aime pas citer les auteurs anciens, notamment en matière de botanique : Aristote, Dioscoride, Théophraste ou Pline l'Ancien. Il préfère mentionner les voyageurs et les savants de son temps : Prospero Alpino, botaniste de Padoue, à propos du papyrus d'Égypte, Jean-Baptiste Ferrari, botaniste de Sienna, et surtout Guy de La Brosse, (mort en 1641), fondateur du Jardin des Plantes de Paris, auquel il transmet, par exemple, un plant de gingembre (p.195).

Peiresc est bien un précurseur de Fontenelle et de l'esprit des Lumières, mais boulimique, anarchique, brouillon... et fort peu mondain. Point de poèmes sur les orangers ou les caméléons, mais point de nomenclature, non plus, ni de classification rationnelle, ni de *Méthode pour connaître les plantes*, pour reprendre le titre de l'ouvrage de Joseph Tournefort, au début du XVIIIe siècle, qui fut en France le précurseur de Linné. Dans un savoir encore balbu-

tiant, Peiresc a le mérite d'être un inlassable « chineur » en « sciences naturelles » et en « sciences expérimentales ».

Il importe plus encore de souligner ce qui suit : par rapport à l'image de la « nature » à laquelle nous ont habitués (pernicieusement ?) les Lettres et les Arts, le fossé est immense. Peiresc et Gassendi adoptent, malgré un latin cicéronien, le « degré zéro » de la description, celui qui sied aux savants à propos des « merveilles » de la nature (p.300). Les hyperboles sont exclues, et toute cette surcharge poétique et ornementale baroque qui théâtralise les textes et les décors à l'excès. Ce n'est pas assez, par exemple, pour un Scudéry, dans le texte déjà cité, de parler de l'exceptionnelle blancheur des bouillonnements de la Fontaine de Vaucluse ; il se doit de dire: « Elle imite la neige, ou le cigne en sa plume ». Voici une strophe sur des pêches (pavis) :

Déjà sur cette riche entrée
Je vois les pavis rougissans
Etaler les rayons luisants
De leur belle neige empourprée.
Dieu ! quels prodiges inouis !
Je vois naître dessus les lis
L'incarnat de la rose,
Je vois la flamme et sa rougeur
Dessus la neige éclore
Embellir même la blancheur.
Elle est de Racine.¹⁶

L'évocation littéraire du monde sensible a besoin de « tropes », c'est à dire de « détours » plus ou moins ingénieux. Elle doit passer par des comparaisons et des métaphores, ne jamais s'en tenir à ce qui est, renvoyer toujours à *autre chose*, comme si l'écume de la célèbre fontaine de Vaucluse, comme si un lys, une rose, un fruit, au même titre qu'un visage, ne sauraient être par eux mêmes que triviaux.¹⁷ « Peindre », au propre comme au figuré, ce n'est pas « reproduire » le réel. En 1715, De Piles, dans son *Idée du peintre parfait*, dit en invoquant Poussin que « la Nature » doit être « représentée comme on s'imagine qu'elle devrait être. Ce style est

une agréable illusion et un espèce d'*enchantement* quand il part d'un beau génie »¹⁸.

Un savant ne peut pas ne pas aimer ce qu'il découvre, ce qu'il explore, ce qu'il observe, ce qu'il cultive. Mais les fleurs et autres « merveilles », chez Peiresc, n'ont nul besoin de fleurs de rhétorique. Le convenu et les *topoi*, apanage de la poésie de la nature de son époque, ont disparu de « sa » nature. Ce regard sur la profusion d'un monde qui ressemble à une corne d'abondance, sur ces aires de recherche inépuisables, dit sans le dire *un bonheur*. C'est toute la différence qui existe entre le collectionneur-jardinier et le poète. Le collectionneur ou le jardinier ne va pas au-delà des choses auxquelles il s'intéresse. Et c'est peut-être mieux ainsi, car la nature qu'il scrute ou dont il prend soin, à la différence de celle des poètes, est *dépouillée des tristesses métaphysiques habituelles* devant les roses qui s'effeuillent, dépouillée des lieux communs sur la beauté, l'amour et le temps qui passent, ou sur les empires qui s'écroulent. Les plantes cultivées, greffées, transplantées, ne génèrent pas les mélancolies des bergers et des bergères des pastorales qui hantent prés et bocages le cœur brisé : elles sont, comme la mer, les sources ou les rivières qu'on observe, comme les médailles antiques ou les manuscrits qu'on découvre, garant de *pérennité*, source de plaisir esthétique et intellectuel *en elles-mêmes*.¹⁹

Abordant, à propos de ces activités, une autre perspective, on pourrait penser que si Peiresc observe rationnellement la création, c'est que l'explication divine puisée dans la Genèse ne le satisfait pas. Mais son « arbre de science » est serein ; il ne cache point de serpent. Sa *libido sciendi*, n'est entachée d'aucun orgueil ni d'aucun scepticisme. Or, c'est bien là, on le sait, que commence à se déceler, ailleurs que chez lui, (chez La Mothe Le Vayer ou, plus encore, chez Gabriel Naudé), la fracture terrible du savoir et de la foi qui marquera libertinage savant, lequel débouchera sur l'athéisme.

Peiresc, chrétien fervent, ne supporte pas l'audace des rationalistes athées (p.302), mais sa recherche, autre caractéristique, ne rejoint pas pour autant une apologétique chrétienne traditionnelle qui voit le créateur à travers la création. C'était le cas du *Jardin et*

Cabinet poétique de Paul Contant déjà évoqué, pour qui chanter la Nature, c'était chanter Dieu. Ce sera encore le cas, on le sait, au XVIIIe siècle, d'un Bernardin de Saint-Pierre. Peiresc ne cherche point, à partir de ses « Etudes sur la Nature », quelque « Harmonie de la Nature », (pour reprendre les titres célèbres de Bernardin de Saint-Pierre), ni des preuves de l'existence de Dieu ou de la bonté de la Providence.

On peut simplement dire que, pour Peiresc, *le monde est beau*. Sans doute est-il beau, puisqu'il est, implicitement dans son esprit l'oeuvre de Dieu, et qu'il ne parle ni de tornades, ni de désastres, ni de lutte darwinienne pour la vie. Point de « mer amère », ni de monde lointain ténébreux ou terrifiant. L'étude du ciel lui a révélé le « sublime » et le « merveilleux » d'« étendues magnifiques » (p.304). Leur silence ne l'effraie pas comme il effraiera Pascal, pas plus que le passage des comètes et de leurs prétendus présages (p.146) Mais Peiresc n'a pas ici à révéler ses sentiments ni sa métaphysique. Son approche strictement scientifique ne le permet pas.

On observera enfin qu'il ne s'agit pas simplement pour lui de rendre compte d'une création à l'état de nature, et c'est encore en cela qu'il est moderne. L'importance du *travail de l'homme* prime : canaux, ports, aqueducs, jardins, cartes, voyages, études, traités de navigation : tout, comme à Thélème, est « art », hommage au savoir et au savoir-faire de la créature. C'est déjà le cas du jardin de Belgentier.

Si des tulipes parviennent à pousser à Aix, (p.117), si de nouvelles plantes sont acclimatées sur notre sol, c'est grâce à l'ingéniosité humaine. Les caméléons qu'on a tenté de faire vivre en Provence meurent un à un,²⁰ mais cet échec ne semble pas engendrer d'amertume. On a pu ainsi décrire, observer et mieux connaître les caméléons et leurs moeurs, comme on l'a fait inlassablement pour le reste du monde. En ce sens, ce regard ou plutôt ce travail sur les jardins, les fleurs et les eaux, est aux antipodes des frissons romanesques de l'exotisme fantastique tel qu'on le trouve, par exemple, dans les romans de Gomberville (*L'Exil de Polexandre*), ou dans l'univers imaginaire des tragédies en musi-

que et à grand spectacle qui vont d'*Andromède* aux opéras de Quinault et de Lully ; aux antipodes aussi des tristesses traditionnelles des poètes.

Une confiance exceptionnelle témoigne de cet optimisme devant la nature. Écoutons encore Gassendi :

Il (Peiresc) éprouvait une détente de haute qualité devant la vigueur des plantes, la beauté des fleurs, et aussi le grondement des eaux, le chant des petits oiseaux. On ne doit pas trouver étonnant qu'il ait voulu que son jardin de Belgentier fût paré d'une si grande variété de plantes ; qu'il ait prévu qu'outre un fort beau canal, un fort beau jet d'eau y fusât en originale cascade ; qu'il ait prévu de distribuer des graines d'hiver aux petits oiseaux qui volaient sur les citronniers disposés en quinconce, et fit défense que qui que ce fût les chassât (p.269).

Et Gassendi de préciser que Peiresc préfèrait « ce chant des oiseaux à la voix humaine et aux instruments de musique », car l'harmonie du chant produit « dans l'âme une sorte d'excitation continue qui troublait la veille et le sommeil », alors que les « modulations d'oiseaux ne peuvent aucunement bouleverser notre intimité » (*ibid.*).

En s'en tenant seulement aux jardins, dont on sait la gloire au XVIIe siècle, Peiresc a apporté sa pierre à la botanique et aux sciences naturelles, mais aussi à notre intelligence de la mentalité de l'élite de son temps.

Avant Saint-Amant, avant La Fontaine, ses jardins et ses jardiniers, avant Boileau à Auteuil, avant Racine et ses paysages radieux de Port-Royal, avant Lenôtre et les splendeurs de Vaux, de Fontainebleau, des Tuileries et surtout de Versailles, avant les grands paysagistes et les grands décorateurs du XVIIe siècle, Peiresc, malgré une santé malade, va déjà, à sa manière, à l'encontre du pessimisme de quelques esprits remarquables mais chagrins - jansénistes ou universitaires - qui ont assombri à loisir, surtout au

temps de la plus grande gloire du « Roi Soleil », un XVIIe siècle épris de beauté si souvent sensuel, épicurien et galant.

Botaniste, jardinier et explorateur fervent du monde, Peiresc nous confirme dans la pensée qu'il faut imaginer un XVIIe siècle heureux.

Université de Nice-Sophia Antipolis.

NOTES

¹ *La Sylvie*, I, 1, v.117-121, in *Théâtre du XVIIe siècle*, T.I, p.400, "Pléiade", 1975.

² Auvray « Hélas ! qu'est-ce de l'homme ? » in *Anthologie de la poésie baroque française* de Jean Rousset, T.I, p.46, Colin, 1968.

³ Chassignet : « Et l'onde pousse l'onde », *Ibid*, p.200.

⁴ Voir *Ideal Landscape, Annibale Carracci, Nicolas Poussin and Claude Lorrain* de Margaretha Rossholm Lagerlöf, Yale university Press, New Haven and London, 1990. Successivement : Le Lorrain : p.138 et 139 ; Poussin : p.62 et 65.

⁵ Cité par Claire Pace, in "Paysage héroïque : seventeenth-century and more recent perceptions of Poussin's landscapes", *The Seventeenth Century, Directions Old and New*, Elizabeth Moles and Noël Peacock, University of Glasgow, 1992, p.16.

⁶ *Peiresc, le « Prince des curieux » au temps du baroque*, Belin, 1992. N.B.C'est à cette oeuvre et à cette édition, sauf indication contraire, que se rapportent toutes nos citations et les références de pages qui les accompagnent.

⁷ Charles de L'Ecluse ou Lescluse (Arras, 1526 - Leyde, 1609), professeur de botanique à Leyde, est un botaniste célèbre de la Renaissance qui parcourut l'Europe. Il a 65 ans de plus que Peiresc.

⁸ Traduction R. Lassalle et J.P. Blanchi, Cahiers de la fondation Nicolas-Claude Fabri de Peiresc, Bruxelles, p.91, Editions de l'Envol, 04 Mane, 1997.

⁹ *Théâtre complet*, Garnier, T.II, p.557. (s.d.).

¹⁰ *Oeuvres complètes*, "Pléiade", 1971, T. I, p.751.

¹¹ in *Oeuvres diverses*, “Pléïade”, 1958, p.128-129.

¹² Voir *Correspondance Gassendi-Peiresc, Lettres et extraits choisis*, (en français), par Gilles Borelet Anne-Marie Vidal, éd. Terradou, 04510, Le Chauffaut, 1992, (aujourd’hui Ed. de L’envol, Les Aires, 04300 Mane).p.39 et 42-43.

¹³ *Peiresc*, par Gassendi, *op. cit.*p.65.

Rappelons que Scudéry, dans ses *Poésies divers es* de 1649, a consacré douze sonnets à la Fontaine de Vaucluse. Voir Rousset, *Anthologie de la poésie baroque*, T.I, p.211, (*op. cit.*).

¹⁴ « Et quant à la congnoissance des faitz de nature, je veulx que tu t’y adonne curieusement : qu’il n’y ait mer, riviere, ny fontaine, dont tu ne congnoisse les poissons ; tous les oyseaulx de l’air, tous les arbres, arbustes et fructices des foretz, toutes les herbes de la terre, tous les metaulx cachez au ventre des abysmes, les pierreries de tout Orient et midy, rien ne te soit incogneu ».³ (*Pantagruel*, VIII, in Rabelais, *Oeuvres*, T. I, p.186-87, Garnier, 1950).

On aura remarqué que Rabelais, (dans un esprit pratique et utilitaire ?), ne parle ici ni de jardins ni de fleurs .Mais, à propos de l’abbaye de Thélème, il est question d’un « beau jardin de plaisance » avec, en son milieu, « un beau labyrinthe », d’un « vergier, plein de tous les arbres fructiers, tous ordonnés en ordre quincunce », et d’un « grand parc, foizonnant en toute sauvagine » . La « basse cour » du « manoir » comporte aussi « une fontaine magnifique de bel alabastre »(*Gargantua*, LV, p.145, Ibid.)

¹⁵ Sur cet ouvrage, voir l’étude de Dominique Moncond’huy, « La Nature et son évocation poétique dans *Le Jardin et Cabinet poétique* de Paul Contant », in *L’Idée de nature au 17e siècle, Littératures classiques*, n°17, automne 1992, p.255-262.

¹⁶ « Le Paysage de Port-Royal », Ode 7. Racine, *Théâtre -Poésies* “, Pléïade”, p 1950, p.1018.

¹⁷ A la fin d’une ode sur le matin pleine de précisions concrètes et pittoresques remarquables, Théophile de Viau écrit : « Il est jour : levons-nous Philis ; / Allons à notre jardinage, / Voir s’il est, comme ton visage, / Semé de roses et de lis » (*Oeuvres poétiques*, Garnier, 1926). On pense, à l’opposé, au portrait d’ Acis de La

Bruyère : « Vous me trouvez bon visage (...) dites »: « Je vous trouve bonvisage ». (*Les Caractères*, p. 153, Garnier, 1962).

¹⁸ Cité par Claire Pace, p.20. in article cité supra, note 5. (Souligné par nous).

¹⁹ On peut s'opposer ici à la caricature étroite de La Bruyère sur l'amateur de tulipes : « Il la contemple, il l'admire. Dieu et la nature sont en tout cela ce qu'il n'admire point ; il ne va pas plus loin que l'oignon de sa tulipe » *Les Caractères*, De la mode, Garnier, 1962, p.394. Les amateurs de fleurs et les collectionneurs ne sont pas nécessairement des mono-maniaques !

²⁰ *Gassendi Peiresc, Correspondance*, p.45 (*op. cit.*).